

RENCONTRES DE L'ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

La ville comme périphérie. Pour une autre histoire de la construction du territoire.

Le samedi 11 avril 2026, de 19h30 à 15h30
Salle Marc Bloch (17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris)
Coordinateurs : Guillaume Bidaut et Romain Rousseau

Introduction de Guillaume BIDAUT et Romain ROUSSEAU

Session 1. Remettre la ville à sa place. Redéfinitions de l'urbain et nouvelles approches du territoire.

Marie-Claire Brelle (CCJ, Aix-Marseille Université)

*La ville au VIII^e siècle av. n. è. en Méditerranée occidentale : réalité archéologique et
mythe historiographique*

La reprise des fouilles du site sicilien de Mégara Hyblaea à partir de 1949, par F. Villard et G. Vallet, alors tous deux membres de l'École française de Rome, a bouleversé l'histoire de la recherche sur le phénomène urbain dans le monde grec, en mettant au jour un plan régulier anticipant de près de trois siècles la vie de celui que l'on considérait alors comme le père de l'urbanisme, Hippodamos de Milet. Au fil du temps, avec la mise au jour de plans similaires dans plusieurs sites de Sicile et de Grande Grèce, l'idée s'imposa : la ville fait son apparition en Méditerranée occidentale entre le VIII^e et le VII^e siècle avant notre ère et cette émergence s'opère dans un contexte culturel strictement grec. De fait, il est très rare qu'un cours, un séminaire ou un manuel sur l'époque archaïque n'inclue pas un chapitre sur l'émergence de la ville – corrélée et parfois confondue à celle de la cité – et que ce chapitre ne prenne pas comme exemple de référence le « quartier de l'agora » de Mégara Hyblaea. Le caractère « urbain » des sites d'habitat grecs est souvent considéré sur le mode de l'évidence dès l'époque archaïque et on ne remet jamais en cause le fait que la ville constitue un objet d'étude légitime et même central. De ce fait, lorsque l'on étudie le développement de formes urbaines en Méditerranée occidentale à partir du VIII^e siècle, le prisme hellénique est souvent écrasant, que l'on pense aux exemples convoqués ou aux critères d'identification de la ville adoptés.

Peut-on penser la ville en Méditerranée occidentale en dehors de cette perspective hellénocentrée ? Je me propose de réexaminer les présupposés que recouvrent l'idée de l'émergence de la ville sous forme orthogonale en Méditerranée occidentale, à partir du VIII^e siècle avant J.-C.. Cette plongée dans l'histoire de la recherche – en s'attardant

particulièrement sur le cas de Mégara Hyblaea – est d’autant plus nécessaire que les études grecques sur la ville influencent les travaux des spécialistes des sociétés de l’âge du Fer travaillant sur le même sujet, que ce soit pour s’en inspirer ou pour les rejeter.

Bastien Paulin-Verdier et Paulin Théroutane (LAMOP, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

La centralité socio-spatiale des campagnes médiévales. Ébauches d’une géographie dominecclesiiale

De quoi la ville médiévale pourrait-elle être le centre, dans une société où, a minima, la démographie et l’exercice des rapports de dominations sont à prédominance largement rurale ? Utiliser les notions de *centre* et de *périphérie* ne peut se faire sans un travail de (re)conceptualisation, pour en comprendre le fonctionnement dans la société médiévale. Patrick Boucheron appelait déjà il y a plus de 25 ans à relever le défi de représenter l’espace féodal.¹ Cela implique de dépasser tant nos représentations de l’espace que celles propres aux médiévaux, pour construire des outils d’analyse socio-spatiale. Le traditionnel binôme « villes/campagnes » - sur le schème « centre/périphérie » - donne souvent à la ville médiévale une place prépondérante ; téléologie d’une centralité contemporaine. Réinterroger ce binôme conceptuel, nous semble donc heuristique pour approcher les réalités sociales et spatiales médiévales.

Il s’agira de proposer un travail de réflexion mêlant approches empiriques et conceptualisations géographiques. Pour cela, nous retiendrons deux terrains d’étude : le duché de Bretagne et le comté d’Amiens. Nous souhaitons proposer les briques d’une géographie féodale – ou plutôt dominecclesiiale² – autour de l’articulation villes/campagnes, dont les modalités médiévales renversent le centre et la périphérie. Leur analyse conjointe permettra donc d’atteindre un niveau global pour proposer une ébauche de modèle, appropriable et discutable avec l’ensemble des participant·e·s.

L’analyse croisée des espaces bretons et picards ne peut se passer d’une base historiographique : c’est là une première difficulté. La perception d’une centralité (urbaine ou rurale) résulte en partie des intérêts scientifiques du siècle dernier. De ces travaux, la temporalité diffère, concourant à accentuer l’idée d’un déplacement de la centralité socio-spatiale, des campagnes vers la ville. Pour autant, la différence ne peut être qu’historiographique. Il s’agit là de cerner quelques critères semblables et distincts de ce qui fait villes et campagnes, dans ces deux espaces : la morphologie des espaces urbains et ruraux, la toponymie, les formes d’institutionnalisation ou encore la production documentaire. On observera sur le temps long (XIe-XVe siècle) la distribution spatiale des pouvoirs et des habitants, ainsi que les lieux et les réseaux commerciaux pour montrer que la « ville » était loin d’être le centre socio-spatial qu’elle a acquis au sortir du système médiéval.

Session 2. La ville en récit : ambivalence des acteurs et périphérie du discours ?

Imane El Khettabi (Orient & Méditerranée, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Nomadisme et urbanité dans le Kitāb al-‘adwānī, le cas des Awlād Mazrū‘

Le *Kitāb al-ahbār fī al-qīṣaṣ wa al-i‘tibār* (*Livre des nouvelles à des fins de récit et d’instruction*), ou *Kitāb al-‘adwānī* selon le nom d’affiliation de son auteur, est un ouvrage hybride remontant au XVIIe ou au XVIIIe siècle. Il mêle récits historiques et légendaires sur le sud de l’Ifriqiya (la région concernée s’étend, selon les frontières actuelles, sur le sud-ouest de la Tunisie et l’est de l’Algérie) depuis la période des conquêtes musulmanes jusqu’à l’installation des régence ottomanes au Maghreb durant la seconde moitié du XVIe siècle.

La communication propose le commentaire d’un extrait de cet ouvrage introduisant Mazrū‘, un personnage au mode de vie double. D’origine citadine, il est contraint d’adopter le mode de vie bédouin mais n’y parvient pas tout à fait. En revanche, ses descendants sont des nomades et sont choisis par le souverain ottoman de Tunis pour être les gardiens de Gafsa, une ville de la périphérie du territoire à plus de 300 kilomètres de la capitale.

L’étude porte sur les représentations du nomadisme et de la sédentarité ainsi que des modes de vie bédouin et citadin. Elle montre que le texte présente des catégories aux frontières poreuses. Cette porosité se retrouve également dans la description des relations entre populations rurales et urbaines et dans leurs rapports au pouvoir central de Tunis. Ainsi, au-delà de la division de la population entre nomades et sédentaires ou entre bédouins et citadins, c’est surtout la dichotomie entre alliés du pouvoir et opposants à celui-ci qui apparaît comme centrale dans la logique globale du texte.

Alperen Senol et Sidal Sonmez (CERNOM, INALCO)

La ville comme périphérie par défaut : marges urbaines et ancrage rural impossible dans la tentative de guérilla du THKO (1970-1971)

À partir de la fin des années 1960, la Turquie est traversée par une intense effervescence révolutionnaire, souvent qualifiée de “Mai 68 turc”. Parmi les multiples répertoires d’action mobilisés, la guérilla s’impose rapidement au sein de petits groupes d’étudiants, attentifs aux expériences révolutionnaires en Amérique latine. Cette communication se propose d’analyser l’une de ces tentatives : celle menée par l’Armée de libération du peuple de Turquie (Türkiye Halk Kurtuluş Ordusu/THKO) entre 1970 et 1971. Cette expérience repose sur une articulation complexe entre espaces urbains et ruraux, mis en réseau : Ankara (en particulier l’université d’ODTÜ) d’une part, et le mont Nurhak (grotte, village) d’autre part. L’objectif est d’examiner cette configuration à travers le prisme du modèle centre/périphérie, en interrogeant les fonctions attribuées à chacun de ces espaces et leurs éventuelles évolutions au fil des différentes phases du mouvement. Dans un premier temps, la communication s’intéresse à la phase de préparation (février-décembre 1970), largement ancrée dans les espaces urbains, alors même que la guérilla se projette vers le monde rural. Cette

période met en évidence un enfermement dans les marges de la capitale qui fonctionnent comme une périphérie par défaut, faute de pouvoir investir le monde rural. Dans un second temps, l'analyse revient sur le passage à l'action et l'échec de l'expérience (décembre 1970-mai 1971), révélant le faible investissement des zones rurales, pourtant pensées comme un centre opérationnel mais jamais véritablement investi.

Session 3. Par-delà l'urbain et le rural : des territorialités alternatives révélées par l'analyse spatiale.

Youness Khalloufi (Orient & Méditerranée, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

La centralité oasienne au Sahara, le cas de Figuig (xv^e-xvii^e siècle)

Décentrant le regard du fait urbain, cette communication interroge les logiques de construction territoriale dans l'oasis de Figuig (Maroc oriental) aux xv^e-xvii^e siècles. En cette période charnière, la diffusion dans les marges sahariennes d'un milieu lettré (*'ulamā*) participe à l'acculturation urbaine des milieux oasiens, érigés en pôles politiques autonomes par de nouvelles formes d'autorité (*sharif-s* et *wāli-s*).

La morphologie du territoire polycentrique de Figuig où la concentration des localités, *qṣūr* – villages fortifiés sahariens – auxquelles s'ancrent les sièges des autorités d'essences charismatiques (*ḡāwīyya-s*), suggère l'existence d'une centralité « urbaine » inscrite dans le bâti et les institutions. Dans cette lecture de l'espace oasien, la palmeraie serait alors reléguée au rang d'arrière-pays productif. Cependant, l'analyse spatiale tend à révéler un ordonnancement du territoire fondé moins sur la primauté du tissu construit que sur la dimension matricielle des structures hydrauliques.

Alors que le filtre documentaire des sources littéraires ou pratiques tend à réduire l'ingénierie technique irrigatoire aux catégories discursives désincarnées de leur milieu d'énonciation, une approche fondée sur la confrontation d'un corpus local inédit ou sous-exploité et d'une modélisation du tissu oasien de Figuig à l'aide d'un Système d'Information Géographique (SIG), permet la restitution d'une hiérarchie topologique et des nœuds de pouvoir informels, inscrits dans la matérialité des flux.

Le propos vise alors à affirmer l'existence d'un dédoublement institutionnel dans lequel, à rebours du *topos* du Saint oasien fondateur, le pouvoir religieux ne fonde pas un ordre *ex nihilo*, mais vise, non sans difficulté, à se greffer sur un substrat technique et communautaire antérieur. L'analyse de la géographie du sacré au regard des points de captation et de distribution des eaux met en lumière une dialectique entre une autorité formelle – inscrite dans une monumentalité (mosquées, *qubba-s*, *ḡāwīyya-s*) – et un ordre hydraulique relationnel. Les tentatives d'insertion ou d'accaparement mettent également en exergue les tensions ponctuelles entre ordres religieux et communautaire.

In fine, le cas de Figuig invite à dépasser la dichotomie classique entre urbain et rural pour repenser la centralité oasienne non comme un lieu fixe, mais comme une propriété cinétique distribuée au sein d'un territoire hydrosocial.

Josselin Tecquert (ARCHAM/ED 112, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Pour une unité de la ruralité ? Délimiter l'espace extra-urbain dans les Basses Terres centrales mayas de la période classique (300-950 è.c.).

La période classique dans l'Aire maya (300-950 è.c.) se distingue par l'essor de cités de plusieurs dizaines de milliers d'habitants. Ces centres urbains sont des capitales de royaumes rivaux, des cités-États qui concentrent le pouvoir administratif, religieux ou économique. Ce cadre social hautement centralisé pose la question du rôle joué par l'espace extérieur de la cité. Cependant, il est particulièrement difficile d'étudier un espace extra-urbain dans un cadre naturel contemporain recouvert de forêt tropicale. La technologie LiDAR, en offrant un relevé des structures enfouies sous le couvert végétal, a permis de répondre à un certain nombre de questions relatives à la composition du territoire dans sa globalité. Toutefois, si les données rassemblées offrent certaines réponses, des interrogations plus complexes naissent de l'observation des images. Si l'on pensait que le territoire maya était composé de centres urbains à haute densité de population entourés par un espace presque dépeuplé et sauvage, les données LiDAR révèlent un paysage recouvert de structures d'habitat, certes de faible densité, mais avec une occupation résidentielle presque continue entre les différents centres urbains. Dans cette situation d'occupation humaine continue, comment placer la limite entre le cadre urbain et le cadre rural ?

Le cadre rural pourrait-il être délimité par sa production, notamment agricole, propre au monde extra-urbain dans de nombreuses sociétés ? Cependant, dans le monde maya, cette production est majoritairement issue de techniques de polycultures associées dans des champs irrigués ou sur des terrasses de culture présentes sur le terrain même de l'habitat — dans le monde rural comme en ville — où la production agricole vient se mêler aux besoins des occupants. Si les grandes étendues des champs n'apparaissent pas au sein des cités, la pratique de l'agriculture au sein des structures d'habitation s'y développe, formant ainsi de véritables cités-jardins.

Au-delà de la limite entre le monde rural et le monde urbain, peut-on considérer la ruralité comme un espace uni et indépendant de l'influence urbaine ? Les divisions politiques dans l'Aire Maya impliquent la création d'entités spatiales distinctes, délimitées par des fortifications, lesquelles divisent un espace rural apparaissant autrement homogène. Traiter la ville comme une périphérie pose par opposition la question de la définition du monde extra-urbain, de son fonctionnement historique, et de ses limites.

Cécilia Matias (ARCHAM/ED 112, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Au-delà des murs de Naples : marginalisation des villes et organisation du territoire rural dans l'ager campanus

Dans l'arrière-pays de Naples, à une trentaine de kilomètres de celle-ci, la ville de Capoue, de fondation étrusque, est conquise par les Samnites au Ve siècle av. J.-C. Lors de la 2e guerre punique (218-202 av. J.-C.), les habitants de Capoue prennent le parti du général punique Hannibal. La ville est prise par les Romains en 211 av. J.-C.

L'ager campanus, c'est-à-dire le territoire de Capoue, est confisqué, puis loti au moyen d'un cadastre et d'une centuriation.

Le rapport entre la ville de Capoue et son territoire est totalement rompu. L'ager campanus n'est plus le territoire de la ville de Capoue mais une entité à part entière administrée par l'autorité romaine. Capoue est alors considérée comme un espace en périphérie du territoire rural qui connaît une croissance importante grâce à ses terres volcaniques propices à l'agriculture.

Le grande centuriation de l'ager campanus englobe plusieurs cités et leur territoire respectif. Le coeur de la plaine campanienne est occupé par les terres agricoles tandis que les centres urbains se situent en périphérie du territoire. L'ager campanus se propage jusqu'aux portes des cités dont les territoires sont réduits à d'étroites bandes de terre le long du littoral. L'organisation cadastrée de l'ager campanus s'étend donc sur (presque) l'intégralité de la plaine campanienne et marginalise les villes.

L'étude des composantes principales du territoire agricole, c'est-à-dire les établissements ruraux, consent à reconstituer le paysage rural antique de l'ager campanus. La distribution spatiale des établissements ruraux au sein de l'ager campanus permet de visualiser l'étendu du territoire rural dans la plaine. La répartition des établissements ruraux met en exergue la marginalisation spatiale des villes. Cette réalité géographique induit un questionnement sur un possible renversement du modèle rural-urbain dans l'ager campanus.

Conclusion de Louis Genton, MCF (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)